

Elle a dit

«Je suis tout à fait riche de l'intérieur, mais ça me fait une belle jambe»

Lio Chanteuse ayant des ennuis d'argent



Prix RTS Littérature Ados

Camille Brissot lauréate

L'auteure française Camille Brissot, 29 ans, reçoit le Prix RTS Littérature Ados 2018 pour son livre «La maison des reflets», paru chez Syros. Le prix sera remis au Salon du livre.



Johnny

Mémorial en vue

La maison où est mort Johnny Hallyday, à Marnes-la-Coquette, pourrait devenir un musée à sa mémoire.

Littérature

Pascale Kramer montre comment ça déraile

Dans «Une famille», la romancière suisse installée à Paris observe avec acuité et tendresse comment l'addiction d'un fils bouleverse le destin d'une tribu

Caroline Rieder

La famille semble être la grande affaire de Pascale Kramer. La romancière née à Genève en 1961, qui a grandi à Lausanne et est installée depuis bientôt quarante ans à Paris, l'a abordée sous de multiples angles. Dans le récent *Autopsie d'un père* (2016), elle explorait le retour d'une femme chez son géniteur, un médiatique intellectuel de gauche qui a fini par se donner la mort, après avoir été ostracisé suite à une prise de position xénophobe. Dans *L'implacable brutalité du réveil* (2009), évocation sans fard d'une jeune mère qui se découvre sans amour maternel, elle évoquait «cet acte absolu de donner la vie». *Une famille* en imagine les conséquences lorsque l'un des enfants dysfonctionne.

Une faille suffit

Le roman décrit admirablement comment l'addiction du fils aîné va faire dérailler la mécanique intime de toute une famille, pourtant très unie. Ce qui apparaît d'abord comme une simple faille au sein de cette smala bourgeoise se révèle au fil de la narration comme une monumentale sortie de route. Au fil d'une narration adoptant successivement le point de vue de cinq personnages - dans le désordre, la mère, le beau-père et les trois en-



«Une famille» de Pascale Kramer décrit admirablement comment l'addiction du fils aîné va faire dérailler la mécanique intime de toute une famille. DAVID IGNASZEWSKI/FLAMMARION

fants du couple - l'auteure excelle à faire ressortir les enjeux pour chacun, posant sur eux un regard tendre mais sans complaisance. Romain, fils d'une première union de Danielle, présente dès l'adoles-

cence un alcoolisme bientôt destructeur, pour lui et son entourage. Un jour, il ne réapparaît pas à son travail et demeure introuvable, ce qui annonce une nouvelle rechute. Reviennent alors comme un boo-

merang les épreuves endurées. Danielle, la mère, sait déjà qu'elle tentera tout pour son fils. Olivier, son mari, se demande s'il va arriver à faire face une fois encore. Lou, la fille aînée, qui vient d'accoucher,

se retrouve face à un choix difficile qui la met en porte-à-faux avec son mari. Mathilde, la cadette, revenue d'Espagne pour voir le bébé de sa sœur, reprend la route du Sud lorsqu'elle apprend la rechute de cet aîné si drôle, si tendre et si aimé de tous. Car elle non plus ne sait plus comment composer avec cette réalité. Comment recommencer comme durant toutes ces années où «il avait fallu tout supporter de lui, y compris sa sournoiserie à les voler, même eux, ses frères et sœurs... C'était pendant ses soi-disant années de fac, à l'époque où toute son intelligence n'était plus au service que de sa propre perte.»

Quant à Édouard, l'autre fils, c'est le seul qui ait perçu la véritable ampleur de la déchéance de son demi-frère, lorsqu'il l'a retrouvé dans la rue, n'ayant même pas la force de se relever. Tous ont tenté de l'aider, à leur façon. Mais peut-on empêcher quelqu'un de se détruire? Des personnes luttant avec leurs démons, Pascale Kramer en a vu beaucoup lors des dix-huit mois qu'elle a choisis de passer dans un foyer d'accueil pour SDF. Elle en témoigne dans *Chronique d'un lieu en partage* (2017). «Quand on vit à Paris, on croise ces gens-là et on ne peut pas en faire abstraction, c'est une des raisons pour lesquelles j'ai voulu aller voir dans ce foyer ce qu'il y avait derrière.»

Elle y a rencontré des gens intelligents, adorables, mais détruits jusqu'à la moelle par leur addiction. Des personnes qu'on pourrait croire «sorties de leur humanité». Mais «il y a toujours quelque chose derrière. J'ai vu un homme pleurer de se voir ivre. S'ils sont abstinents pendant deux ans, l'entourage trouve ça génial, mais pour eux, qu'est-ce que ce temps si court par rapport à toute une vie encore à vivre? C'est difficile pour eux de se retrouver, sobres, face à tout ce qu'ils ont raté, mais aussi de répondre aux attentes des proches, d'où la tentation de fuir.»

L'échec de la bienveillance

Chez Pascale Kramer, les fils tissés révèlent les nuances, la trame romanesque épouse la complexité du réel. Il n'est donc pas question ici de déterminisme social. Romain a toujours été entouré par une famille aimante, y compris par un beau-père exemplaire: «J'avais envie de mettre en scène des gens bons. Mais c'est vrai, c'est un peu l'échec de la bienveillance, et de ce modèle bourgeois, avec des gens très cantonnés dans des rôles, comme le père de famille parfait. Personne n'est à l'abri.»

«Une famille» Pascale Kramer, Flammarion, 208 p.

PUBLICITÉ

Tribune de Genève Partenaire média

OPUS PRÉSENTE EN ACCORD AVEC DOUAI ET GENÈVE

NOLWENN LEROY
GEMME TOUR
VENDREDI 4 MAI 2018
THÉÂTRE DU LÉMAN - GENÈVE

opus ticketcorner.ch RADIO LAC

Inventeur d'une pratique musicale engagée, José Antonio Abreu laisse des milliers de jeunes orphelins

Carnet noir

Salué partout dans le monde, son programme El Sistema a rapproché de très nombreux enfants défavorisés de la musique

Son programme pédagogique avait acquis une dimension planétaire et avait rebondi jusque sous nos latitudes. Derrière l'étiquette quelque peu aride - El Sistema, le système - qu'il avait donnée à son aventure se nichait un projet musical d'envergure inédite, qu'on pourrait résumer par cette ambition: faciliter l'apprentissage d'un instrument et la pratique musicale au plus grand nombre d'enfants issus des couches les plus défavorisées.

Le Vénézuélien José Antonio Abreu, dont on a appris ce dimanche la disparition à Caracas à l'âge de 78 ans, aura marqué les annales par une idée qui, à ses débuts en 1975, s'affichait sous les traits d'une chimère. Quatre décennies d'activisme ont donné largement raison au pédagogue. Les chiffres suffiraient à confirmer la validité de son intuition: El Sistema a essaimé dans



L'économiste et pédagogue José Antonio Abreu. LEO RAMIREZ/AFP

une cinquantaine de pays. À Genève, le Conservatoire de musique a instauré il y a quatre ans un programme largement calqué sur la matrice vénézuélienne, avec une expérience réussie d'échange de pédagogues et de prêts facilités d'instruments dans la commune de Meyrin. Quant au pays initiateur, on relèvera qu'en quarante ans, 900 000 enfants et adolescents ont rejoint l'aventure, en étoffant les

rangs des 1500 orchestres et chœurs disséminés sur tout le territoire.

El Sistema, c'est donc une volonté de sortir la jeunesse de la misère et de la criminalité. Et pour y parvenir, l'économiste José Antonio Abreu - un doctorat à l'Université de Pennsylvanie - avait conçu un modèle simple et direct. Plutôt que de forcer les jeunes à de longues années d'apprentissage de-

courageant, basé sur l'enseignement traditionnel, il proposait à ses protégés d'organiser par eux-mêmes l'approche de l'instrument, dans un système basé sur l'émulation et l'entraide au sein même des orchestres. Soutenu par des figures tutélaires du paysage classique - les chefs Claudio Abbado et Simon Rattle notamment - le programme a connu un succès exponentiel avec l'arrivée au pouvoir, à la fin des années 90, de Hugo Chávez.

Les accointances avec un régime accusé par l'opposition de dérives autoritaristes avaient d'ailleurs valu, ces dernières années, de vives critiques à Abreu et à la figure la plus populaire issue de son programme, le chef d'orchestre Gustavo Dudamel. Les deux avaient ainsi pris leurs distances avec la ligne de l'actuel président du Venezuela, Nicolás Maduro. Il n'empêche que ces tensions n'ont jamais entamé la popularité de José Antonio Abreu. À Caracas et partout ailleurs dans le pays, l'hommage ému à l'humaniste disparu rappelle la dimension réparatrice qu'a recouverte la musique au Venezuela.

Rocco Zacheo